

# SOLARIS

Science-fiction et fantastique



## Le volet en ligne

145 Sur le seuil : photos de tournage

151 Wiscon 27  
Élisabeth Vonarburg

159 *Sci-néma*  
D. Sernine et C. Sauvé

N° 147

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE  
DES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

Gratuit



## Abonnez-vous !

Abonnement (toutes taxes incluses) :

Canada et É.-U. : 27 \$

International (surface) : 32 \$ / 28 euros

International (avion) : 40 \$ / 35 euros

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens** et en **euros** seulement.

On peut aussi payer par Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-solaris.com>

Par la poste, une seule adresse :

**Solaris, C.P. 5700, Beauport (Québec) Canada G1E 6Y6**

Courriel :  
[solaris@revue-solaris.com](mailto:solaris@revue-solaris.com)

Téléphone :  
**(418) 835-6890**

Fax :  
**(418) 838-4443**

Nom : \_\_\_\_\_  
Adresse : \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

Je débute mon abonnement au numéro :



**Solaris** est une revue publiée quatre fois par année par Les Publications Bénévoles des Littératures de l'Imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 147 de la revue **Solaris**. Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 147 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : septembre 2003

© **Solaris et les auteurs**

# SUR LE SEUIL :

# PHOTOS DE TOURNAGE



Patrick Senécal, auteur du roman et co-scénariste, ainsi que Michel Côté, vedette du film, vous souhaitent la bienvenue dans leur cauchemar... (L'ensemble des photos du plateau de tournage de **Sur le seuil** est une gracieuseté de Bertrand Calmeau et Go Films.)



Que s'est-il vraiment passé cette nuit-là ?  
Le passé hante encore le père Lemay (Alexis Bélec).



D'un prêtre l'autre : le très inquiétant père Pivot  
(Nicolas Canuel) par qui le Mal arrive.



Deux psychiatres bien différents :  
Michel Côté dans le rôle de Paul Lacasse  
et Catherine Florent dans le rôle de Jeanne Marcoux.



Confrontation à la prison psychiatrique: qu'est-ce qui peut  
pousser un homme sain d'esprit à assassiner des enfants ?  
Michel Côté et Normand D'Amour.



Y a-t-il un docteur sur le plateau?  
Michel Côté reçoit les instructions du réalisateur Éric Tessier.



Le mystérieux journaliste Monette,  
interprété avec énergie par Jean L'Italien.



Discussion au sommet :  
Patrick Sénécal, auteur  
et co-scénariste ;  
Éric Tessier, réalisateur  
et co-scénariste ;  
Nicole Robert,  
productrice.

L'enquête du  
psychiatre Lacasse  
(Michel Côté)  
le mène à  
Mont-Mathieu,  
un village  
trompeusement  
anodin...





L'auteur Patrick Senécal  
interprète le rôle  
d'un patient en psychiatrie  
avec un naturel... inquiétant !



L'autre Patrick,  
Huard celui-là,  
dans le rôle quasi muet,  
mais tout à fait central,  
de l'écrivain d'horreur  
Thomas Roy.



# Wiscon 27

par Élisabeth VONARBURG



Molly Gloss, Élisabeth Vonarburg et Carol Emshwiller (Photo: É. Vonarburg)

Wiscon est le seul congrès féministe de science-fiction et fantasy au monde. Il a lieu aux États-Unis, à Madison, au Wisconsin. Il existe depuis 27 ans et n'a cessé de croître: l'assistance en 2002 se situait aux environs de mille personnes; il y en avait davantage cette année, même si on n'avait jamais l'impression d'étouffer. C'est dire que ce congrès répond à un besoin réel; une communauté mondiale (on y vient parfois de loin: Australie, Argentine, Angleterre, Canada, Espagne...) s'est rassemblée autour de Wiscon.

Après avoir assisté au congrès une première fois en 1996 (j'avais été invitée au 20e anniversaire), et en 2001 comme invitée d'honneur, j'ai été contactée de nouveau cette année et j'ai répondu avec enthousiasme à l'invitation. En effet, il n'est pas plus évident ni facile d'écrire et de publier de la science-fiction aujourd'hui, pour une femme, que ce ne l'était en 1996 ou en

2001 – même si ça l'est un peu plus tout de même que lors de mes débuts, en 1979. Le soutien aussi bien psychologique que professionnel n'est pas du luxe dans ce domaine. C'est encore plus vrai en français : les femmes qui produisent actuellement de la science-fiction et du fantastique au niveau *professionnel* dans cette langue se comptent sur les doigts de la main. Mais un bon tiers des écrivains anglophones qui produisent de la science-fiction et du fantastique sont des *écrivaines*, et une proportion appréciable d'entre elles participe à Wiscon et de ses activités annexes, comme la liste de discussion électronique Fem-SF, et surtout le prix James Tiptree Jr.

Rappel pour nos lecteurs des générations X et Y : James Tiptree Jr. est le pseudonyme choisi à la fin des années 60 par Alice Sheldon, une auteure de SF et une féministe, qui pour des raisons professionnelles pensait en avoir besoin (non sans raison, elle travaillait pour le gouvernement américain depuis les années quarante). Ce nouvel « auteur », un peu excentrique, qui ne communiquait avec lecteurs et éditeurs que par lettres et ne venait jamais aux congrès de SF, connut un succès foudroyant qui se maintint pendant une dizaine d'années, gagnant plusieurs prix et fut salué comme « le meilleur nouvel auteur américain de science-fiction de la décennie » par des critiques et auteurs masculins en place – mais aussi par des auteures et féministes ardentes. Le tout se passait en effet dans le cadre de l'entrée en force des femmes dans la science-fiction américaine, laquelle n'allait pas sans causer des remous. Après quoi Alice Sheldon révéla la vérité : une femme était James Tiptree Jr.

Ciel.

Les répercussions de cette affaire furent nombreuses et durables pour toute une génération d'auteures et d'auteurs, et ne se limitèrent pas aux États-Unis. Je peux personnellement en attester, car, apprenant la nouvelle au Québec en 1978, j'en vis mon propre cheminement d'écrivaine et de féministe profondément affecté.

C'est donc avec une grande satisfaction qu'en 1991, plusieurs années après la disparition d'Alice Sheldon, fut accueillie dans le milieu « sféministe » la création du prix Tiptree, à l'initiative de Karen Fowler et Pat Murphy. Jamais prix ne fut mieux nommé : on en a en effet choisi le nom pour illustrer la difficulté éprouvée par les femmes à voir leurs travaux reconnus et appréciés. Le

prix couronne des textes qui explorent et remettent en question les rôles sexuels (*gender roles*), et il est évidemment ouvert aussi bien aux écrivains qu'aux écrivaines. Cette année, on a un ex aequo (une rareté) entre deux hommes (encore plus rare !): John Kessel, pour la nouvelle « Stories for men » (**Isaac Asimov's Science Fiction Magazine**) et M. John Harrison pour le roman **Light**. On peut trouver la liste des textes retenus par le jury, ainsi que tous ceux des années précédentes, sur le site SF3 – <http://www.sf3.org> – qui est également celui de Wiscon; on y trouve aussi les commentaires détaillés des jurés.

Le prix Tiptree est unique en son genre, il faut le souligner: la bourse de 2000 \$ US et la totalité des frais encourus pour l'organisation du prix sont en effet entièrement financées par des lectrices et lecteurs, lors de ventes de... gâteaux et biscuits, et de livres de recettes de desserts, et des ventes aux enchères souvent très farfelues; « Tiptree » est en effet une marque de confiture britannique. Ce détail contribue sans doute à illustrer l'atmosphère très particulière qui fait le charme de cette convention elle aussi unique en son genre.



Ursula Le Guin, Molly Gloss, Justine Larbalestier (une universitaire australienne auteure de **The Battle of the Sexes in Science Fiction**, essai finaliste pour le Hugo, critiqué dans le volet papier de ce numéro; son mari Scott est debout), et Carol Emshwiller. (Photo: É. Vonarburg)



Pamela et Richard Chwedyk (lauréat du prix Nebula, nouvelle). (Photo: É. Vonarburg)

Ce qui me frappe toujours à Wiscon, et de plus en plus, c'est la diversité et l'inclusivité. C'est sans doute la convention où l'on peut voir le plus de non-Caucasiens; toute l'échelle des âges y est représentée et prise en charge, des bébés aux grands-mères en passant par tous les âges intermédiaires; il y a certainement bien davantage d'hommes dans cette convention féministe qu'il n'y a de femmes dans bien des conventions ordinaires où je suis allée; et la multiplicité des orientations sexuelles est également bien apparente. Bref, une représentation assez fidèle du genre humain.

Et il y a le programme. Ah, le programme! Le petit livret lui-même est une pure merveille: compact, précis, informatif, drôle, et justement nommé **The Wiscon Unsurpassed, Perfectly Organized, Evil-Clone-of-the-Mother-of-All-Programs**. Son contenu est par contre le plus grand générateur de frustration que j'aie jamais rencontré dans une convention de science-fiction et de fantastique: on voudrait pouvoir assister aux deux tiers des tables



Karen Fowler, Ellen Klages et John Kessel entiaré, lauréat du Tiptree. La photo où il apprend qu'il a gagné est beaucoup plus drôle, mais hélas plus floue. Le lauréat du Tiptree reçoit un chèque de 2000 \$, 1000 \$ quand c'est un ex aequo, un gâteau en chocolat (faux) rempli de vrais chocolats, et une tiare, qu'on se repasse d'année en année. Après on chante la chanson du lauréat, sur un air de marche nordiste, paroles d'Ellen Klages. En fait, la moitié de la salle chantait. (Photo : É. Vonarburg)

rondes... et il y en avait 156 cette année (en comptant les nombreuses lectures).

Je nommerai seulement celles auxquelles je participais ou ai assisté : « La politique américaine en tant que science-fiction », « Fantasy urbaine et SF pastorale », « Auteurs qui écrivent des personnages féminins, auteures qui écrivent des personnages masculins », « La gestion de la violence dans un monde idéal », « Comment construire une religion fictive », « Écrire l'Autre », « Les guerrières dans la fiction et leur vraisemblance », « Le piège de la société où il n'y a plus de rôles sexuels », « La place du rêve dans l'écriture »... Ouf. J'ai rempli un carnet de notes. Et pourtant, j'ai trouvé le temps de discuter avec des amies – et de me sustenter sans avoir à courir.



Pat Murphy, écrivaine et mère fondatrice du prix James Tiptree. China Miéville, invité d'honneur, avec son anneau d'oreille. (Photos : É. Vonarburg)

L'autre intérêt de Wiscon, c'est d'être une convention extrêmement littéraire (mais dans une autre atmosphère que Readercon, l'autre convention littéraire américaine). On y trouve un grand nombre d'écrivaines et d'écrivains, dans tous les genres (science-fiction, fantasy, fantastique, horreur, érotisme, poésie, mystère, *romance* à coloration SF ou fantasy, BD, divers médias visuels, etc.), on peut longuement discuter avec eux, on peut commenter leurs œuvres dans les tables rondes ou les ateliers ad hoc – davantage, j'ai l'impression, que dans d'autres conventions, où l'aspect... publicitaire de la présence des auteurs me semble plus marqué. À Wiscon, on parle beaucoup boutique – et la boutique, c'est davantage celle de l'écriture que celle de la publication, quoiqu'on s'y attache aussi à cet aspect du métier.

Et enfin, à Wiscon, on s'amuse beaucoup, et d'une façon qu'on ne regrette pas rétrospectivement. Que ce soit la vente de biscuits Tiptree (j'y ai participé cette année avec mes célèbres super-biscuits minces au super-chocolat, que je suis allée faire chez l'amie d'une amie à ma descente d'avion), la vente aux

enchères – avec l'écrivaine Ellen Klages, une *stand-up comic* hilarante dans sa persona d'encanteuse à Wiscon –, le Salon à Desserts (une orgie de gâteaux et autres douceurs qui précède les discours des invités et invitées d'honneurs) – ou les tables rondes elles-mêmes (l'une d'elle, consacrée à l'exolinguistique, s'intitulait par exemple : «Au secours, la Chose a mangé mon traducteur universel! »). Certes, il y a une programmation universitaire et des tables rondes potentiellement des plus sérieuses, genre « L'Éthique de l'appropriation culturelle », mais on y rigole aussi. Et on se déguise quand on veut, comme on veut (il y a une soirée consacrée à un *Fancy Dress Party*, par exemple). On se déguise peut-être même davantage: des hommes s'habillent en femmes, par exemple – et ce ne sont pas tous des travestis.

Le meilleur résumé serait peut-être de dire que Wiscon se situe au confluent d'une liberté pleine de fantaisie et d'un respect intelligent d'autrui, le tout baignant dans un immense amour pour les genres et leur pratique – que ce soit du côté de l'écriture, de la lecture ou de la publication – et dans une solidarité et une camaraderie des plus réconfortantes, sans oublier une conscience politique rare (ce doit être le seul congrès de SF où l'on vous suggère de donner des pourboires aux femmes de chambre, et où on applaudit le personnel de l'hôtel avant les discours des invités



Ursula Le Guin, dissipée, à moins qu'elle ne soit en train de nous saluer en attendant la prochaine édition de Wiscon. Avec Molly Gloss. (Photo: É. Vonarburg)

d'honneur). Cette année, j'ai pu retrouver, citées dans l'aimable désordre qui convient : Ursula Le Guin, Molly Gloss, Carol Emshwiller (invitée d'honneur), Suzy McKee Charnas, Suzette Haden Elgin, Katya Reimann, Pat Murphy, Karen Fowler, Delia Sherman, Ellen Kushner, Peg Kerr, Amy Thompson, L. Timmel Duchamp, Lois McMaster Bujold, P. C. Hodgell, Terri Windling, Candas Dorsey, Hiromi Goto, Sally Miller Gearhart, Kelly Link, Eileen Gunn... Sans oublier les messieurs : l'invité d'honneur, le percutant mais charmant China Miéville, auteur des romans **King Rat**, **Perdido Station** et **The Scar** ; John Kessel, lauréat du Tiptree ; Richard Chwedyk, prix Nebula de la nouvelle cette année. Et s'il y a des auteures et des auteurs que vous ne connaissez pas là-dedans, eh bien... Il y en a au moins deux douzaines de plus que je ne nomme pas.

Pour un tarif d'inscription d'environ 80 \$ canadiens à la porte, vous m'accorderez que ça vaut largement une convention dite « mondiale » – eût-elle lieu à Toronto.

Élisabeth VONARBURG

Élisabeth Vonarburg est reconnue, bien au-delà de la francophonie, pour la qualité de ses nouvelles et romans de science-fiction. Elle traduit, critique, a œuvré à Radio-Canada et à **La Presse**, en restant toujours fidèle à **Solaris**. Ses derniers livres sont un recueil de nouvelles chez Alire, **Le Jeu des coquilles de nautilus** et **Dreams of the Sea**, chez Tesseract Books, le premier volume traduit en anglais de sa monumentale série *Tyranaël*.







© Alain Escalle et Go Films

par Daniel SERNINE [DS] et Christian SAUVÉ [CS]

### Sur le Seuil ouvre la porte

Compte tenu du contexte (battage médiatique sans précédent, unanimité du milieu après l'avant-première à Fanta-Asia), je crois utile d'amorcer mon commentaire en évoquant mes attentes ou, plus exactement, mes appréhensions. Ceux et celles qui fréquentent le congrès Boréal savent que je ne suis pas un admirateur enthousiaste des romans de Patrick Senécal. Je les trouve généralement captivants mais les dialogues m'apparaissent souvent trop bavards et je suis en désaccord avec certains choix littéraires de l'écrivain (narration en je, langage « naturaliste »). Par ailleurs, ce n'est pas parce que j'allais commenter le film dans **Solaris** – publiée par un éditeur associé à Alire, qui a publié le roman **Sur le Seuil** – que j'allais nécessairement en faire une critique élogieuse.

Mon appréciation n'en sera donc que plus positive. Précisons en passant que je n'ai pas relu le livre depuis sa parution en 1998. Je ne puis donc cerner ce qui en a été omis pour l'adaptation mais, comme le scénario est cosigné Patrick Senécal, on peut présumer qu'il n'a rien écarté d'important. L'œuvre a peut-être même gagné à être resserrée (en tout cas, on n'y blasphème presque pas!).

Dans l'ouverture coup-de-poing (efficace malgré une reporter bien peu convaincante), onze enfants en visite au Biodôme de Montréal sont tués à coups de revolver par un policier qui semble être brusquement devenu fou. Le même jour, les psychiatres Paul Lacasse (incarné par Michel Côté, presque parfait) et Jeanne Marcoux

(Catherine Florent) reçoivent un célèbre patient à l'hôpital Sainte-Croix : Thomas Roy, écrivain d'horreur de renommée mondiale (et néanmoins québécois), incarné par Patrick Huard. L'auteur, dans la mi-trentaine, s'est tranché les doigts à l'aide d'un massicot et a tenté de se suicider. Sa catatonie initiale cède le pas à un refus d'expliquer ses motifs, hormis qu'il n'en peut plus (quelques mois plus tôt, il avait annoncé qu'il cessait d'écrire). À la demande de sa consœur, une fan de Roy, Lacasse enquêtera plus que le ferait ordinairement un médecin ; il sera même amené par les circonstances à accepter l'aide d'un journaliste sans scrupule, Monette, sous la forme d'un cahier de découpures de journaux recueilli dans les ordures de l'écrivain. Il en ressort que les meurtres, massacres et morts tragiques ayant fait l'objet de ces faits divers, ont tous figuré dans les romans d'horreur de Roy. Mais quelle version a précédé laquelle, l'authentique ou la fictive ? Lacasse, désabusé et récemment séparé, refuse l'évidence croissante : Thomas Roy n'a pas seulement été témoin de ces manifestations du Mal, il y serait impliqué d'une façon inexplicable.

L'interprétation varie de bonne à excellente. Patrick Huard est adéquat, peut-être parce qu'il n'a pas vraiment à personnifier un écrivain (du moins un écrivain dans sa vie normale). Albert Millaire est à la hauteur de sa réputation dans le rôle du père Lemay, seul survivant du tragique trio ecclésiastique de Mont-Mathieu, mais j'ai trouvé plus savoureux le rôle du père Boudreault. Chez les médecins, c'est hélas Catherine Florent le maillon faible. Peut-être parce que ses répliques sont rendues de manière inconsistante, peut-être parce que c'est en elles que se sont réfugiés les travers de Senécal en la matière : des dialogues qui font trop « exposé ».

Le directeur photo, Denis-Noël Mostert, signe des images aux couleurs à la fois glauques et crues, où dominent le bleu et le vert d'hôpital. Baignées de rouge, les scènes de cauchemar, signées par l'artisan du générique, Alain Escalle, sont très efficaces dans le registre du thriller d'horreur, et n'ont rien à envier à des productions à gros budget, pas plus que les effets spéciaux prosthétiques. La musique de Ned Bouhalassa s'avère tout aussi intéressante, mais le réalisateur (ou le monteur) l'ont employée pour souligner un peu trop lourdement les moments forts, comme par crainte que l'image à elle seule ne suffise pas à saisir le spectateur. Ajoutons à cela que la trame sonore (dialogues exclus) était désagréablement poussée au maximum, du moins à la projection de presse à laquelle j'ai assisté. Est-ce le signe qu'on vise un public jeune, lequel tient présumément à se faire casser les oreilles ?

Si le propos central de l'œuvre (la Grande Explication, livrée vers les trois quarts du film) manque un peu de substance, cela est

rattrapé magistralement par l'épisode final, le vent de folie meurtrière qui balaie l'aile psychiatrique. Les scénaristes, peut-être parce qu'ils se savaient limités au plan des moyens techniques, ont pris le parti de la concision, de l'ellipse et de l'aperçu (mais pas de l'allusion : ce qu'on voit de l'horreur finale est assez explicite merci !). Pour revenir une phrase en arrière : je ne me rappelle pas si l'aspect du Mal était mieux fouillé dans le roman ; mais, dans le film, tout ce qui entoure le père Pivot et ses vilaines pratiques est un peu court. Le prêtre lui-même, personnifié par Nicolas Canuel, ne dégage hélas pas grand-chose – carence regrettable pour une incarnation du Mal. Mais bon, Polanski n'a guère fait mieux dans **The Ninth Gate**, alors on serait bien malvenu d'en tenir rigueur à un réalisateur qui commence tout juste sa carrière.

Dans le milieu québécois du fantastique, les regards, pleins d'expectative, étaient tous braqués vers ce qui allait être le premier film québécois d'horreur fantastique « sérieux » produit à un niveau professionnel, avec budget conséquent (des comédies comme **Karmina** sont évidemment exclues de la comparaison). Si on retenait son souffle, je crois qu'on peut maintenant respirer à l'aise : **Sur le Seuil** ne se casse pas la gueule, loin de là, et on n'a pas à recourir aux humiliants arguments du genre « mais ils avaient un si petit budget » ou « pour un film québécois, c'est bon ». Le grand public saura désormais qu'il s'écrit et se publie du très bon fantastique au Québec ; signe des temps, ça prenait un film pour le prouver, mais bon, il faut ce qu'il faut ! [DS]

### Pirates of the Caribbean : une perle noire

Au générique de **Pirates of the Caribbean : The Curse of the Black Pearl**, j'ai vu que le film était basé sur un parc d'attraction de Walt Disney. Comment allais-je pouvoir en dire du bien ? Peut-être en commençant par un point non négligeable : il a été réalisé par Gore Verbinski, celui qui nous a donné le très atypique **The Ring**, cette excellente refaçon d'un film culte japonais. Bien qu'il n'y ait rien dans **Pirates** pour nous rappeler l'étrangeté de **The Ring**, j'en suis quand même ressorti avec quelques images fortes, celle (vue du fond de la mer) où le navire *Interceptor* passe au-dessus d'un cimetière de bateaux et où l'on aperçoit des requins-marteaux, et celle (sous-marine encore) des pirates squelettes marchant au fond de la mer pour aborder un navire par ses câbles d'ancres.

Mais commençons par le début : le petit Will Turner est recueilli en mer par un navire où se trouve la jeune Elizabeth Swann ; elle lui prend un médaillon d'or qu'il porte au cou. Dix ans plus tard, Mademoiselle Swann, fille du gouverneur d'une île britannique, est

incarnée par la ravissante Keira Knightley (dont seuls les prodiges de mémoire se rappelleront qu'elle fut la suivante de la princesse Amidala dans **Star Wars: The Phantom Menace**). Mademoiselle Swann en pince pour le jeune forgeron local, nul autre que Will Turner, personnifié par Orlando Bloom, un peu terne lorsqu'il n'est pas Legolas. Débarque un personnage fantasque, Jack Sparrow, qui insiste pour qu'on l'appelle capitaine, même si la barque qui l'a amené coule dans le port, dans une scène admirablement comique. C'est Johnny Depp, et le film est lancé. **Pirates of the Caribbean** a beau être un parfait (et joli) tissu de clichés du genre, la seule présence de ce pirate déchu, plaisamment déjanté, retors, les yeux maquillés, portant tresses et breloques, le rachète à chaque fois qu'il frôle de trop près le convenu et le prévisible.

L'intrigue serait trop longue à résumer, entièrement faite de retournements qui ne laissent au spectateur pas un seul moment pour s'ennuyer. Disons que la malédiction du titre concerne un trésor aztèque (dont le médaillon de Turner était la dernière pièce) et qu'elle se manifeste ainsi : les pirates du *Black Pearl* (menés par un Geoffrey Rush agréablement cabotin lui aussi) seront morts-vivants tant que ledit trésor n'aura pas été arrosé du sang d'un ultime descendant de ceux qui l'ont volé. À la seule lueur de la pleine lune peut-on les voir pour ce qu'ils sont vraiment : des squelettes. Évidemment, de les savoir intuables enlève pas mal d'intérêt à certaines batailles au sabre, plutôt longuettes, mais ça fait de **Pirates** un film fantastique et ça donne lieu à des scènes... « intéressantes », pour citer Jack Sparrow.



Il y a de ces films émaillés de clichés et d'invéraisemblances qui méritent qu'on en fasse le procès en long et en large. Et il y a en a d'autres, à peine plus originaux ou cohérents, auxquels on a envie de tout pardonner, parce qu'ils nous ont procuré un spectacle divertissant, agréable à voir et sans prétention. **Pirates of the Caribbean** est de ceux-là. [DS]

### The League of Extraordinary Gaspillage

Dans ma critique du deuxième film **X-Men** (Solaris 146, volet en ligne), je faisais part de ma tiédeur vis-à-vis la majorité des adaptations cinématographiques de *comics* de super-héros. Voici l'occasion de préciser qu'en fait ce sont les *comics* de super-héros eux-mêmes que je n'apprécie pas tellement, trop souvent le royaume du n'importe quoi. Ceci ferait sans doute ricaner un littéraire, aux yeux de qui SF et *comics* de super-héros sont deux royaumes jumeaux sur la planète « n'importe quoi ».

Il n'en est rien, mais ce n'est pas ici que je me livrerai à une analyse comparative. Toutefois, je parlerai quand même de **League of Extraordinary Gentlemen** comme bel exemple du « n'importe quoi ». Si vous avez vu la bande-annonce, vous connaissez l'argument de ce film partiellement tourné en république tchèque : pour affronter un mégalomane se faisant appeler The Phantom et qui menace de déclencher une guerre mondiale avec des technologies inédites (nous sommes en 1899), on réunit les personnages de diverses fictions de l'époque victorienne, héros qui ne sont évidem-



ment pas fictifs dans la BD ni dans le film : le Allan Quatermain de H. Rider Haggard (Sean Connery), le capitaine Nemo et son *Nautilus*, le docteur Jekyll et son encombrant M<sup>r</sup> Hyde, l'homme invisible, la Mina Harker de Dracula (Peta Wilson), le Dorian Gray d'Oscar Wilde (Stuart Townsend) et, manifestement ajouté pour le public étatsunien, un Tom Sawyer adulte (comme j'ai vu le film en anglais l'adjectif « *obnoxious* » m'est venu rapidement à l'esprit). Après que Venise soit à moitié détruite aux explosifs, cette ligue pour le moins disparate affrontera le professeur Moriarty de Conan Doyle jusqu'en Mongolie, où elle se rendra en sous-marin, si si. Qu'est-ce que je disais ? Ah oui, n'importe quoi.

Certes il y a des images *steampunk* qui valent (presque) le détour : une automobile décidément pas à vapeur, ou un *Nautilus* probablement plus grand que Verne l'avait imaginé, son intérieur aussi luxueux qu'un palais des Indes. Mais justement, pour ce sous-marin, la Tamise, la Seine et les canaux de Venise deviennent aussi profonds que des fjords. Dans cette Sérénissime, d'ailleurs, les canaux sont largissimes et les ponts se retrouvent au niveau des troisièmes étages.

Et ne parlons pas des anachronismes.

Puis, si j'avais voulu voir le Hulk, je serais allé voir **The Hulk**. On nous en sert ici une version rose et brune, au lieu de verte. En effet, pour les bédéistes (et co-scénaristes) Alan Moore et Kevin O'Neill, M<sup>r</sup> Hyde n'était pas seulement cruel et brutal, il était un géant d'une tonne. Où vont ses muscles excédentaires lorsqu'il redevient « normal » (et d'où viennent-ils, d'ailleurs ? Bof, on est dans les *comics* de super-héros, n'est-ce pas ?).

Dois-je en dire plus ? Sean Connery avait-il besoin de se commettre avec le réalisateur Stephen Norrington (qui nous avait donné l'épileptique **Blade**, en 1998) ?

Restent quelques répliques spirituelles, un Dorian Gray et un docteur Jekyll intéressants (quoique tout justes effleurés) et un retournement de rôles qui vient hélas trop tôt dans l'intrigue.

Je parie que la BD était meilleure... [DS]

### Que de bruit pour rien !

À mesure que passent les années, que je vois de bons films et des médiocres, d'excellents et des mauvais, j'ai de moins en moins de patience pour les superproductions étatsuniennes assourdissantes, où tout n'est que casse et fusillade. Si la poursuite routière dans **The Matrix Reloaded** m'avait paru longue, celle dans **Terminator 3 – Rise of the Machines** m'a fait regarder ma montre, malgré ses camions de pompier qui revolent, sa grue motorisée en folie et son vacarme de métal heurté.

Je pensais à regret au sublime **The Hours**, que j'avais revu la semaine précédente et à la musique envoûtante que Philipp Glass a composée pour le film de Stephen Daldry, en contemplant le marathon mécanique de Jonathan Mostow. Le réalisateur d'**U-571** (le film de sous-marins, vous vous rappelez ?) a accepté la commande que James Cameron avait déclinée. Linda Hamilton a judicieusement refusé de reprendre le rôle de Sarah Connors (on a donc infligé une leucémie fatale à son personnage), et je présume qu'Edward Furlong a aussi décliné de reprendre le rôle du jeune Connors (il est pourtant toujours actif comme acteur : surveillons-le, avec Brad Renfro, dans le film **Riders on the Storm** dirigé par Ray Manzarek, des Doors).

Il s'agissait pour le réalisateur Mostow, apparemment, de mettre en scène le plus de carambolages et de fusillades avec le moins possible d'histoire ou de dialogues (sur ce point, une « Terminatrix » quasi-muette, Kristinna Loken, représentait un atout). Voici donc qu'on envoie ce nouveau robot, « femelle » et multifonctionnel, pour supprimer tous les jeunes gens qui dans le futur deviendront les lieutenants de John Connors, le leader de la résistance humaine aux machines. Kate Brewster se trouvera impliquée malgré elle, étant la future conjointe de Connors et fille du général de l'armée de l'air qui livrera sans l'avoir voulu la planète à une intelligence artificielle. On semble avoir vieilli Claire Danes pour qu'elle incarne cette héroïne-malgré-elle, car dans un film tourné la même année elle paraissait bien plus jeune. (**The Hours**, justement ; est-ce que ça paraît que je voudrais parler d'un tout autre film ?)

*Bang bang bang*, on se poursuit en camionnette de vétérinaire, en corbillard, on se mitraille sans faire de blessés, on se retrouve dans un quartier général de la Défense (où l'on entre comme dans un moulin) ; le duel entre les deux robots, le vieil Arnold et T-X se poursuit dans les toilettes, on s'assomme à coups d'urinoirs pendant que le contrôle des missiles nucléaires échappe pour de bon aux militaires.

Seules bonnes astuces du scénario : la Terminatrix happée par les électroaimants d'un accélérateur de particules, et le prétexte pour lequel le couple de jeunes héros est envoyé dans un abri souterrain, soi-disant afin de saboter les ordinateurs qui se sont emparé du réseau mondial de défense. Disons simplement que la porte est ouverte pour un éventuel quatrième film (sourir). [DS]

### Les hommes malades de la rage

Personne n'aurait pu me faire asseoir devant un film de zombies s'il n'y avait eu au générique le nom de Danny Boyle (**Shallow Grave**, **Trainspotting**, **The Beach**). Dans un genre lardé de clichés,

le cinéma d'horreur, il existe un sous-genre qui est devenu cliché à l'état pur : le film de zombies. La démarche des morts-vivants, telle qu'illustrée *ad nauseam* à l'écran, se classe au sommet du palmarès des clichés, juste à côté de la cape noire du vampire.

Si vous partagiez cette appréhension, laissez-moi dissiper vos craintes : **28 Days Later** n'a rien du film de zombies, le mot n'est d'ailleurs jamais prononcé, même si la bande-annonce semblait flirter avec le concept.

**28 Days Later** risque d'être vu d'un autre œil au Canada qu'en Europe ou aux États-Unis. Certes, le SRAS et l'encéphalopathie spongiforme bovine ne sont pas la rage, et encore moins cette forme de rage excessivement virulente qui, dans le film, déferle sur l'Angleterre après que des activistes ont libéré les chimpanzés d'un laboratoire londonien où ils servaient de cobayes. Mais l'entêtement du corona-virus a dû, par moments, faire peur aux médecins torontois. Dans le film de Boyle, comme son nom l'indique, quatre semaines suffisent à exterminer quasiment toute la population de la métropole (et, apparemment, du Royaume-Uni presque au complet). Lorsque Jim, un jeune messenger-cycliste accidenté, se réveille dans un hôpital désert, il n'a aucune idée de ce qui s'est passé durant son coma. Il est vite mis au fait, toutefois, lorsqu'un couple de non-infectés lui salue la vie ce soir-là, dans une métropole à l'abandon.

De là, le film suit un scénario assez convenu : on s'enferme pour la nuit, on peut voyager le jour, on perd des camarades lors de confrontations avec les « infectés », on cherche le salut en campagne. Virage intéressant lorsque l'escouade de militaires auprès de



© Peter Mountain et Fox Searchlight



qui l'on espérait trouver refuge, s'avère porteuse d'une autre forme de rage, hélas banale celle-là : la duplicité et la cruauté humaines.

**28 Days Later** a nombre de qualités en sa faveur. Tourné en vidéo, avec des acteurs peu ou pas connus (tout au plus reconnaît-on Brendan Gleason, vu dans **Artificial Intelligence** et **The Gangs of New York**), le film a sinistrement l'air d'un documentaire. La trame sonore est minimaliste, laissant de longues plages de silence. Les attaques d'« infectés », toujours tournées dans le noir, de manière brusque et hachée, parfois stroboscopique, sont d'une efficacité d'autant plus saisissante que les assaillants ont la vigueur et la hargne d'enragés, littéralement, et n'ont pas *du tout* l'air de zombies...

Je dirais « âmes sensibles s'abstenir », si ce n'était du dénouement, tourné vers l'espoir plutôt que le nihilisme.[DS]

### Et quelques films oubliables...

À chaque numéro de **Solaris**, les chroniqueurs de « Sci-néma » doivent s'interroger sur la pertinence de parler de tel ou tel film. Même si, idéalement, nous devrions parler de *tout* ce qui est paru au grand écran en science-fiction et en fantastique, il est évident que tous les films ne sont pas créés égaux. Dans certains films, l'élément SF ou fantastique est ténu ou d'un intérêt marginal. C'est un peu le cas des trois œuvres suivantes.

**Tomb Raider 2** (ou si vous préférez le titre officiel : **Lara Croft Tomb Raider : The Cradle of Life**) est un de ces films où il est possible d'oublier, après quelques minutes, toute appartenance au domaine du fantastique. Angelina Jolie, plutôt bien dans le rôle-titre, découvre un orbe magique dans un temple grec perdu, ce qui l'amène à affronter des créatures surnaturelles dans un effort pour retrouver la boîte de Pandore...

Mais jusqu'à un certain point l'intrusion du surnaturel agace dans un film d'aventure qui tente si longtemps de se conformer à un certain réalisme. Ça n'en fait pas un film plus mémorable pour autant, et la finale de cette pâle imitation d'Indiana Jones traîne en longueur, fantastique ou pas.

**The Medallion** est un autre film qui s'encombre d'éléments fantastiques sans trop savoir quoi en faire. Cet amas confus d'immortels, de revenants invincibles, et qui sait quoi d'autre, n'est qu'un prétexte pour illustrer les talents acrobatiques de Jackie Chan. Sauf que Chan est antipathique, son collègue policier encore pire, l'héroïne pirote, l'antagoniste n'a aucune présence, bref, c'est la pagaille et un manque aussi flagrant d'imagination étalé à plein écran finit par irriter. Un combat entre immortels surpuissants aurait dû être excitant, mais on n'a droit qu'à quelques plans confus. La finale est

encore plus pathétique : tout est réglé par un personnage qui aurait pu mettre fin à toutes ces folies bien avant.

Le même constat s'applique aussi un peu à **Spy Kids 3D**, un film pour jeunes où notre héros (Darryl Sabara) doit affronter un jeu vidéo virtuel pour secourir sa sœur (Alex Vega), prisonnière du méchant Toymaker (Sylvester Stallone, hé oui). L'aspect science-fictionnel est convenu, quoique traité avec un manque de sérieux tout à fait approprié. Mais si le retour au grand écran de la troisième dimension par l'emploi de lunettes rouge/bleu est sympathique, les vétérans des tentatives précédentes vous diront que la technologie comporte sa part de failles, dont la fatigue visuelle qui ne tarde pas à se faire sentir. Il y a un certain plaisir enfantin à s'exclamer devant des effets 3D bien « *in your face* », mais on s'en lasse vite. En ce qui a trait à l'intrigue, elle décevra les fans de la série **Spy Kids**, car la touche toujours sympathique du scénariste/réalisateur Robert Rodriguez est moins évidente. **Spy Kids 3D** : une curiosité, sans plus.

Concluons ce bref survol en vous rassurant : ç'aurait pu être pire, nous aurions pu vous parler de **Freddy vs Jason...** [CS]

COSMOS JIMMY ÉTAIT UN DES PLUS INTRÉPIDES  
EXPLORATEURS DE LA GALAXIE; HÉLAS, IL DEVAIT PÉRIR  
DANS LA JUNGLE DE LA PLANÈTE R 33,  
VICTIME D'UNE BÊTE DISTRACTION.

